

International Journal of English Literature and Social Sciences
Vol-11, Issue-3; May-Jun, 2026

Peer-Reviewed Journal
Journal Home Page Available: https://ijels.com/
Journal DOI: 10.22161/ijels



Otjize, Body Dyeing with Red Clay: Between Colorism and Cultural Identity in Binti by Nnedi Okorafor

Otjize, Teinture du Corps A L'argile Rouge: Entre Colorisme et Identite Culturelle Dans *Binti* de Nnedi Okorafor

Resnais Ulrich Kacou[1], Donafani Siaka Kone[2]

[1]Université Jean Lorougnon GUEDE, Daloa (Côte d'Ivoire)
kacouresnaisulrich@yahoo.fr
[2]Université Jean Lorougnon GUEDE, Daloa (Côte d'Ivoire)
donasikk10@gmail.com

Received: 04 Apr 2026; Received in revised form: 30 Apr 2026; Accepted: 03 May 2026; Available online: 07 May 2026
©2026 The Author(s). Published by Infogain Publication. This is an open-access article under the CC BY license (https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).



***Abstract*— *This article aims to highlight the decentering of the hegemonic discourse of the colonizer by the colonized. The study focused on the crossed gaze of the otjize: the colorization of the Himba female body: between colorist opinions of the Khoush colonizer and Africans' cultural identity. With Afrocentricity as a theoretical basis, we first demonstrated that the otjize symbolizes authentic African feminine beauty. On the other hand, through the lens of postcolonial studies, we have indicated that the whitewashing of the female body with red clay is subject to colorist criticism on the part of the Khoush colonizer. Finally, we have observed that though in a diasporic situation, women succeed in resisting and subverting the process of subjectification set in motion by the global Kush civilization owing to the attachment to their cultural identity*

***Keywords*— Himba, identity, colorists, cultural, otjize.**

***Résumé*— *Cet article ambitionne de mettre en évidence le décentrement du discours hégémonique du colonisateur par le colonisé. L'étude a porté sur le regard croisé de l'otjize, la colorisation du corps de la femme Himba : entre opinions coloristes du colonisateur Khoush et identité culturelle des Africains. Avec l'Afrocentricité comme base théorique, nous avons d'abord démontré que l'otjize symbolise la beauté authentique féminine africaine. D'autre part, avec la théorie postcoloniale en filigrane, nous avons signifié que le badigeonnage du corps féminin à l'argile rouge est sujet à des critiques coloristes de la part du colonisateur Khoush. Enfin, nous avons observé que quoiqu'en situation diasporique, les femmes parviennent à résister et à subvertir le processus de subjectivation mis en place par la civilisation globale Khoush du fait de leur attachement à leur identité culturelle.*

***Mots-clés*— Himba, identité, coloristes, culturelle, otjize.**

I. INTRODUCTION

L'homme, étant issu de la terre, continue toutefois d'entretenir des liens forts avec celle-ci. Ce continuum entre espèces humaine et tellurique est plus visible à travers l'attachement des hommes à l'argile, minéral se présentant sous la forme d'une poudre souvent. De l'Europe à l'Amérique, en passant par l'Asie, la plupart des communautés ont gardé des attaches séculaires avec cette roche terreuse hydratée. Quant à l'Afrique, elle ne déroge pas à cette tradition. Ses peuples ont une expérience tout

aussi particulière que celle des autres régions du globe dans sa proximité avec l'argile. Les propos de Nathalie Cousin (2013, p. 9) sous-tendent ce postulat : « L'argile et l'homme entretiennent, il est vrai, un rapport très étroit. Il s'agit effectivement de l'un des matériaux naturels utilisés par l'être humain ».

Il est avéré que l'argile fait partie du quotidien gastronomique des hommes. Nicole Liewig, Michel Rautureau et Ceslo Gomes confirment cela dans leur article « Les argiles et la santé humaine : d'hier à aujourd'hui », où ils démontrent comment la glaise sert d'ingrédients alimentaire. Mais au-delà de la phagotechnie, l'argile sert d'outil à certains écrivains dans la construction de tropes, de sens, de métaphores et d'esthétique dans leurs œuvres littéraires. C'est le cas de *Binti* de l'écrivaine nigériane de fiction spéculative Nnedi Okorafor. Dans cette novella, l'auteure dévoile le pont culturel entre le peuple Himba et la pratique ancestrale de l'otjize, qui consiste pour les femmes à se badigeonner le corps d'un mélange d'argile rouge et de graisse florale.

Certaines critiques littéraires en ont fait un large écho dans des articles scientifiques. D. Crowley dans, « *Binti*'s R/evolutionary Cosmopolitan Ecologies» (2019), présente l''otjize comme une pratique spirituelle animiste qui décentre les manifestations et les implications du monde matériel. Quant à «Afrocarnival: Celebrating Black Bodies and Critiquing Oppressive Bodies in Afrofuturist Literature» (2021) de S. R. Toliver, l'accent est mis sur Binti qui, en situation de déculturation sur une autre planète, tente de reconstruire son identité Himba avec l'otjize.

La différence entre ces deux études susmentionnées est que Crowley parle de la dimension spirituelle (religieuse) de l'argile rouge Himba, tandis que Toliver insiste sur l'agenda postcolonial des Africains à travers l'otjize. Dérogeant à l'aspect religieux défendu par Crowley, cette réflexion réitère la posture postcoloniale avec l'otjize. Seulement, elle ajuste le débat dans un contexte de discrimination à l'égard du badigeonnage de la peau de la femme Himba à l'argile rouge : le colorisme. Selon A. Devulsky (2023, p. 13) :

> le colorisme touche les femmes et les hommes de façon distincte, et approfondit les inégalités entre elleseux [sic] ; c'est une construction liée à l'idée de suprématie blanche, et qui ne provient donc pas des interactions endogènes des membres de la communauté noire.

Ici, le colorisme exclut les facteurs intra-raciaux. Il met en lumière les interactions exogènes, entre colonisateurs extraterrestres et colonisés humains. L'utilisation de l'ocre à des fins esthétiques et cosmétiques est passible de critiques et d'incompréhensions. Ceci étant, cet article ambitionne non seulement de jeter un regard croisé sur l'otjize, mais surtout de montrer la posture décoloniale des africains contre les manifestations du discours qui stéréotypent l'otjize et le jugent sur la base d'une norme biaisée. Pour ce faire, nous recourrons à l'Afrocentricité pour marquer la sécularité et l'authenticité de la pratique ancestrale de l'otjize : « Cette manière propre à l'homme de saisir le monde à partir de soi, […] justifie la méthodologie et la finalité de l'Afrocentricité. » (2016, p. 2) selon T. L. R. Boa. Ensuite, nous aurons besoin de la théorie postcoloniale. Pour A. Mangeon (2012, p. 7), dans son combat contre les iniquités perpétrées par le colonisateur, cette approche théorique vise à atteindre « un décentrement épistémologique et politique, et brouiller les relations ou les représentations binaires qui prévalent dans les situations coloniales ». L'accent sera mis sur le processus de subjectivation et le combat pour s'en défaire. Avec cette base théorique en filigrane, l'article sera axé sur trois points. D'abord, nous étudierons l'otjize comme expression de la beauté authentique féminine. Ensuite, la campagne coloriste coloniale pour invalider l'otjize sera mise en exergue. Enfin, il sera impérieux de dévoiler le combat postcolonial des Himba pour résister aux assauts coloristes dans un contexte diasporique, de migration.

II. OTJIZE: EXPRESSION DE LA BEAUTE AUTHENTIQUE FEMININE HIMBA

Dans la plupart des communautés culturelles du monde, il existe des moyens en usage pour le maintien et l'entretien de la beauté corporelle. Pour ces peuples, l'un des procédés de la conservation de l'esthétique du corps est l'utilisation d'ingrédients naturels trouvés sur place, dans le milieu naturel. En Afrique traditionnelle, les intrants biologiques dont les femmes font usage pour bien garder et préserver leur beauté dermique sont entre autres le savon noir, le beurre de karité ou encore le kaolin.

Quant à la novella *Binti* de Nnedi Okorafor, elle fait plutôt l'apologie de l'otjize, mélange d'hématite avec de la graisse végétale à la senteur florale, comme produit de beauté chez la femme Himba. Pour être elle belle la femme Himba s'enduit tout le corps avec la pâte d'argile rouge, avec laquelle elles s'amidonnent toute la chevelure tressée. Au Namib, pays africain fictif, le processus d'esthétisation du corps féminin se fait essentiellement à travers sa colorisation à l'otjize. Cette technique esthétique se décline en ces trois étapes majeures que voici. Dans un premier temps, la beauté féminine exige l'hygiène corporelle à l'otjize. Cela implique l'utilisation de l'argile rouge comme produits désinfectant du corps contre les attaques microbiennes, bactériennes et toutes sortes d'impuretés.

Face aux interrogations de son chef de groupe (pour le voyage sur la planète Oomza) concernant son utilisation de l'otjize, Binti insiste sur son caractère antiseptique:

> I come from a people who live near a small salty lake on the edge of a desert. On my people's land, fresh water, water humans can drink, is so little that we do not use it to bathe as many others do. We wash with *otjize*, a mix of red clay from our land and oils from our local flowers (N. Okorafor, 2015, p. 75).

Les propos ci-dessus mentionnés de la jeune fille indiquent clairement que, l'otjize, mélange d'ocre à l'huile florale, entretient l'hygiène corporelle de la femme Himba de Namib au même titre que l'eau et le savon servent de désinfectants dans d'autres espaces culturels. Cela transparaît dans la phrase : « We wash with otjize ». L'idée est encore corroborée et renforcée quand elle dit avec assez d'autorité que « my jar of *otjize*, some of which I used to clean my body as much as possible » (N. Okorafor, 2015, p. 36). L'utilisation de l'ocre, étant une activité de beauté, est fortement ancrée dans le quotidien des Himba à telle enseigne qu'elle intervient à plusieurs moments de la journée. Il semble que l'onction du corps à l'otjize n'est pas une pratique à réitération figée. Et c'est ce qui fait le charme de ce rite. L'application de l'hématite sur l'épiderme de la femme est une activité de beauté unique. La femme Himba ne se nettoie pas le corps à des moments déterminés dans la journée, à des fréquences prédéterminées. La particularité de l'otjize réside dans sa flexibilité, la possibilité que la femme à s'entretenir le corps autant qu'elle souhaite.

De ce qui précède, l'auteure nigériane Okorafor semble dire qu'en Afrique, les soins de beauté de la femme sont un fait unique. Si les femmes prennent constamment soin de leurs corps tout au long de la journée c'est bien parce que l'otjize a une centralité africaine. Le fait de s'enduire le corps avec de l'argile rouge, est aussi le fait que la femme Himba utilise essentiellement de la cosmétique de type endogène. Ainsi, il ressort que la colorisation du corps au moyen de l'otjize à des fins hygiénique et esthétique est une pratique afrocentrique. Elle a pour base épistémologique, l'argile : un matériau africain, issu du terroir africain. À ce titre, ce postulat cadre bien avec les propos de M. K. Asante (2003, p. 80) qui dit ceci : « L'Afrocentricité réorganise notre cadre de références, afin que nous soyons au centre de l'analyse et de la synthèse. A ce titre, elle devient la source par laquelle nos valeurs et nos croyances se régénèrent». En référence à Asante, l'otjize apparaît comme un vrai projet afrocentrique. Il remodèle nos valeurs culturelles en les plaçant au centre de toutes attentions, en faisant d'elles les normes à travers lesquelles les Africains s'identifient. Dans ce contexte, lorsqu'elles utilisent l'argile rouge pour leur hygiène corporelle, ce matériau devient ainsi un canal par lequel l'ontologie africaine se revivifie et renaît. En s'attachant à l'ocre pour leur hygiène, les femmes Himba mettent l'otjize au centre de tout. Pour celles-ci, aucune autre valeur cosmétique ne saurait remplacer la coloration du corps à l'argile.

En plus de l'hygiène corporelle, la coloration du corps à l'hématite a un autre but : celui de donner un éclat de beauté à la femme africaine. L'otjize permet de corriger les imperfections plastiques qui empêchent le charme d'éclore. En badigeonnant leur corps d'hématite, les africaines deviennent très attirantes. Binti confirme l'effet resplendissant de l'argile rouge qu'elle applique sur le corps lors d'une conversation avec son chef d'équipage pour Oomza : « I explained to him the tradition of my people's skin care" (N. Okorafor, 2015, p. 21). Le groupe nominal « skin care » démontre les efforts consentis par la femme à travers otjize pour améliorer son apparence dermique. En se badigeonnant le corps à l'argile, le caractère esthétique de la peau se trouve bien amélioré. Le corps scintille et miroite. Dans une réflexion sur les fonctions de l'otjize, B. Alvarez-Lora écrit ceci (2024, p. 14) : « it presents a celebration of Himba women's beauty ». La critique signifie clairement que la crème rouge argileuse ou l'otjize célèbre la beauté féminine en pays Himba.

Enfin, chez les Himba, l'otjize est un matériau de beauté utilisé pour améliorer l'apparence physique des femmes lors de cérémonies solennelles. A l'occasion d'évènements fastes, l'otjize fait partie intégrante des atours féminins. Alors qu'elles s'endimanchent pour une commémoration culturelle ou sociale, elles prennent toujours le soin de se peindre le corps d'ocre. C'est dire que chez les Himba, l'otjize fait partie de la tenue d'apparat de la femme. La couche d'argile graisseuse éparpillée sur la peau est un élément indispensable du processus d'esthétisation féminine. Pour avoir un air majestueux lors de solennités culturelles, la femme doit nécessairement associer l'argile rouge à ses accoutrements. Dans la novella *Binti* d'Okorafor, alors qu'elle s'apprête à prendre part à un voyage interplanétaire (une occasion »unique qui nécessite une présentation physique soigneuse) le personnage éponyme féminin s'obstine à appliquer une nouvelle couche d'argile rouge à son corps : « I quickly made my way through the many people in the terminal, too aware of their closeness. I considered finding a lavatory and applying more *otjize* to my skin and tying my hair back» (N. Okorafor, 2019, p. 15). Binti tient à se badigeonner le corps d'otjize avant son départ pour la planète Oomza car elle voudrait ajouter un plus à la tenue spéciale qu'elle avait portée. Pour cette fille Himba, la seule façon pour booster l'élégance de sa tenue d'apparat c'est de se coloriser le corps d'argile rouge comme cela est coutumier dans son

espace culturel: « Just before leaving, I'd rolled my plaited hair with fresh sweet-smelling otjize I'd made specially for this trip» (N. Okorafor, 2015, p. 11). Elle le dit avec fierté qu'avant son départ elle a douché ses cheveux d'argile rouge.

Il importe de dire ici que l'utilisation de l'otjize dans l'expression de la solennité du style vestimentaire chez les Himba a un caractère afrocentrique. Cela s'explique par le fait que la femme africaine n'utilise ni pommade exogène ni de lait de corps venu d'ailleurs pour augmenter son apparence. Pour soigner son allure lors d'occasions majestueuses la femme Himba n'a besoin que d'un maquillage à base de produits locaux, à base naturelle. Selon les hérauts de la pensée afrocentrique, cette initiative s'inscrit dans l'Afrocentricité qui, elle, fait la promotion « *d'une approche intellectuelle fondée sur la centralité de l'expérience africaine*» (A. Mazama, 2003, p. 24). Conformément à cette logique, quand Binti s'évertue à s'enduire le corps d'otjize avant son voyage interplanétaire, c'est parce qu'elle veut rester fidèle à la philosophie de l'Afrocentricité qui fait de la centralité des valeurs ancestrales africaines un principe fondamental. Ici, Binti est considérée comme un personnage afrocentrique car elle se contente des procédés cosmétiques, des techniques de beauté utilisées par les femmes Himba depuis la nuit des temps. Binti est perçue comme un personnage afrocentrique du moment où elle fonde ses méthodes de maquillage sur la centralité de l'expérience africaine: l'otjize.

Des analyses précédentes, il ressort que l'otjize contribue à la beauté féminine chez les Himba en leur apportant l'hygiène corporelle, l'éclat corporel et en augmentant leur apparence lors de solennités. Ce qui fait que la beauté en pays Himba n'a qu'une seule identité référentielle : l'argile. En pays Himba, la beauté se définit en l'associant à l'otjize. Cette pratique devient ainsi la seule norme de beauté, le seul canon de beauté que la femme connaisse. La beauté n'a de sens pour la femme Himba que lorsqu'elle a pour référent l'argile rouge. Cependant, pour un peuple étranger aux traditions Himba, le regard sur ce mécanisme esthétique pourrait être bien différent.

III. IMPERIALISME CULTUREL KHOUSH ET CAMPAGNE COLORISTE CONTRE L'OTJIZE EN AFRIQUE

Dans leur volonté de réinscrire le projet culturel de l'Afrique au centre de tous les débats actuels, les Africains se heurtent sur la posture hégémonique du colonisateur. Bien qu'ils soient déterminés à faire de la centralité de l'expérience africaine une démarche inéluctable, les Afrocentristes sont freinés dans leur élan par les effets subversifs du discours hiérarchique du colon. Fort de leur ascendant culturel sur les peuples périphériques de la colonie, les communautés coloniales du centre produisent et maintiennent des préjugés dégradants à l'égard de leurs sujets. Ainsi apparait-il clairement que le dominateur s'attèle à mettre en place un contre-discours qui annihile tous les efforts afrocentriques pour positionner les traits culturels africains au centre de toutes attentions.

Telle est la situation qui se présente dans *Binti* d'Okorafor. Malgré les actions du peuple Himba pour montrer au monde entier que l'otjize demeure l'unique moyen pour eux de faire éclore la beauté de la femme africaine, la civilisation colonisatrice extra-terrestre Khoush se montre sceptique. Le colonisateur Khoush remet en cause les astuces de beauté Himba par l'entremise de l'otjize. Stéréotypes et clichés sont les marques du discours khoushicentrique[1] tenu à l'égard de la colorisation du corps à l'argile rouge chez les Himba. Il apparaît ainsi que les Khoush entretiennent une campagne coloriste à l'endroit de l'otjize. D'abord, la vue d'une femme avec l'otjize sur le corps suscite un regard altéritaire des Khoush. En voyant une Himba maquillée à l'argile rouge, le colonisateur Khoush manifeste un regard dédaigneux à la limite. Lorsque Binti s'apprête à embraquer dans la navette interplanétaire Third Fish, son chef de groupe qui est un vieil homme de la race non-humaine, et les autres membres lui jettent un regard nauséeux et répulsif: « He looked at me for a long time, the others in my group staring at me like a rare bizarre butterfly" (Okorafor, 2019, p. 21). La façon haineuse des Khoush de dévisager Binti est l'expression tangible du colorisme dont l'élément moteur est la discrimination fondée sur la variation d'intensité de la couleur de sa mélanine causée par l'application l'argile rouge. Ce regard dédaigneux en dit long sur la façon dont ils jugent la jeune Himba. Du fait de son corps badigeonné d'otjize, l'idéologie khoushicentrique l'assimile à un papillon bizarre rare selon ses propres termes « rare bizarre butterfly ». Le but de ce colorisme est d'établir une classification culturelle et raciale, plaçant la population coloniale Khoush au sommet de l'échelle et, installant la communauté colonisée Himba en dessous de la norme. A. Devulsky (2003, p. 12) écrit ceci à ce propos: « Le colorisme –qui hiérarchise les personnes en fonction de leur couleur de peau […]-apparaît comme un cadre identitaire racial et politique qui fige les individus dans des archétypes prédéfinis ». De cette observation, il ressort que seul ce

[1] Ici, c'est un néologisme qui indique le discours absolutiste des Khoush.

regard dépréciatif à l'égard de la peau colorisée de Binti à l'argile rouge suffit à la faire appartenir à une hiérarchie dévalorisante. Elle appartient à une sous-classe d'individus, inférieurs à la civilisation supérieure Khoush. Ce colorisme définit l'otjize comme un prototype culturel barbare. Par ricochet, les Himba qui portent à bout de bras cette pratique sont perçus comme une population dévaluée.

Pour la critique postcoloniale, cette posture coloriste s'opère dans le cadre du discours colonial qui est un mode de pensées qui définit l'identité du colonisé sur la base des normes culturelles édictées par le colonisateur. Du moment où le sujet colonial est maintenu dans l'essentialisme culturel, il va sans dire que le discours colonial est ainsi conçu pour le discriminer. H. Bhabha (2007, p. 123) écrit à ce propos que : « C'est une forme de discours décisive pour l'agrégation d'une série de différences et de discriminations qui informent les pratiques discursives et politiques de hiérarchisation raciale et culturelle ». Pour tout dire, le regard réprobateur des Khoush à l'endroit de l'otjize est la marque même du discours colonial. La différence et la discrimination qui s'y attachent démontrent la volonté de la civilisation khoushique de déclasser l'otjize en la logeant dans les profondeurs de la réification.

D'autre part, la campagne coloriste est souvent exprimée à travers les railleries des traits culturels du sujet colonial par la communauté civilisatrice. Assurés de l'excellence de leur civilisation et de la position hégémonique de leurs réalités comparée aux pratiques barbares du peuple africain, les Khoush tournent en dérision la colorisation du corps à l'hématite. Dans *Binti* d'Okorafor, l'attitude des Khoush à l'égard de l'otjize se résume à des moqueries véhémentes qui tendent à discréditer la pratique ancestrale du maquillage de la peau à l'argile rouge chez les Himba. A la vue de l'argile graisseuse appliquée sur le corps de Binti, la population colonisatrice profère des quolibets désobligeants et répulsifs. Dans le rang pour s'installer à bord de la navette, les femmes Khoush ne se contentent pas simplement de toucher aux cheveux oints d'argile de Binti, mais elles en font des commentaires acerbes qui la déshumanisent à la limite. En voici quelques-uns: « Not shit? [...] I hear it smells like shit because it *is* shit» (N. Okorafor, 2019, p. 16). Une autre d'ajouter: «It is thick like shit» (N. Okorafor, 2019, p. 16). Le dernier commentaire soutient: «These 'dirt bathers' are filthy people » (N. Okorafor, 2019, p 16). Le colorisme exprimé par ces femmes Khoush à l'endroit de la culture esthétique Himba se résume en des archétypes mélaniques qui identifient l'otjize comme une pratique peu hygiénique, malpropre et méphitique. Pour la civilisation Khoush, le fait que les femmes africaines utilisent l'ocre au lieu du savon et de l'eau prouve qu'elles ont une hygiène corporelle douteuse. Pour cela, elles tiennent une description scatologique de l'otjize ; en le comparant aux fèces. En parlant du colorisme, P. Ndiaye (2009, p. 114) écrit : « Difficile d'y échapper, de ruser avec sa peau, de raser les murs mélaniques, de choisir son identité à son gré, selon le moment, le lieu, les autres ».

Pour Ndiaye, tant que les Himba sont sous domination Khoush, ils n'auront pas la latitude de définir leur culture, ils seront toujours jugés selon les stéréotypes construits par le colonisateur à leur endroit. Ils vont toujours subir les railleries de la communauté dominatrice comme c'est le cas de Binti avec les femmes Khoush. Tant que les Himba vivent sous la domination Khoush, ils ne sauraient échapper aux affres des cliqués du discours colonial tendant à rabaisser l'otjize, quitte à le comparer aux excréments. Tant que les Himba continueront d'être colonisés par les Khoush, leurs femmes vont toujours formuler des commentaires coloristes tendant à assimiler ta texture et l'odeur de l'argile rouge aux fèces. J. O. Alexander (2023, p. 9) écrit à ce propos: « Race is foregrounded to fuel cultural clashes, prejudices, and discrimination between the Khoush (the majority patriarchal clan) and the Himba, whom the Khoush look down upon and call filthy ». Cette auteure confirme le colorisme Khoush à l'encontre des Himba sur la base de la différence mélanique. L'assertion d'Alexander met evidence les relations clivées existant entre les Khoush et les Himba dont Binti s'en rend bien compte lors de son allocution pour apaiser les tensions Khoush-Méduses à Oomza: « It was the first time I'd received treatment similar to the way my people were treated on Earth by the Khoush» (N. Okorafor, 2015, p. 75). Curieusement, bien qu'elle œuvre à apaiser les récriminations qui enveniment les rapports entre ces ceux factions rivales, elle essuie, quand même, des railleries.

Dans une perspective postcoloniale, la construction de stéréotypes par le colonisateur à l'encontre du colonisé explique l'existence du colorisme. La stéréotypisation des cultures indigènes par les communautés colonisatrices émanent de la représentation caricaturale, des idées reçues formulés en rapport avec le facteur mélanique. Les représentations préconçues à l'endroit des peuples dominés restent tellement vivaces qu'ils deviennent la norme à partir de la laquelle on les juge sans fondement, sans base réelle. H. Bhabha (2007, p. 122) observe : « Juger l'image stéréotypée sur la base d'une normativité politique préexistante revient à l'écarter, non à la déplacer, ce qui n'est possible qu'en questionnant son *efficacité* ». Ainsi, en qualifiant l'otjize de Binti de nauséabond et détestable, les femmes Khoush le désintentifient conformément aux idées reçues sur cette pratique. C'est justement parce que dans la communauté Khoush, tout le monde s'accorde à dire que l'argile

appliquée sur le corps à des fins cosmétiques et esthétiques est détestable que ce discours devient parole d'évangile, et devient la norme épistémologique pour construire une identité à l'otjize. Mais, malheureusement en le faisant, les Khoush sont limités dans leur appréciation de la culture africaine. Sans chercher à comprendre la vraie essence de l'otjize, ces femmes ne font répéter et faire prospérer des logos qui tiennent « la population colonisée […] emprisonnée dans le cercle de l'interprétation » (2007, p. 145) selon H. Bhabha. Ceci pour dire que le colorisme des femmes Khoush à l'égard de la colorisation du corps de Binti à l'ocre n'a pas de fondement ; il ne repose sur aucune vérité ontologique ; mais plutôt sur des allégations fallacieuses.

IV. OTJIZE ET MIGRATION : IDENTITE CULTURELLE ET RESISTANCE AU COLORISME SUR LA PLANETE OOMZA

Malgré les dénigrements de la culture africaine par les instances hégémoniques étrangères, selon les hérauts de la critique postcoloniale, les Africains restent impassibles et imperturbables. Ils ne cèdent pas aux attaques coloristes construites contre leurs faits culturels. Bien que sa culture soit sujette à des discours stéréotypés de la part des membres de la civilisation métropolitaine, le Noir ne se laisse pas influencer par cette manipulation. Au contraire, il fait montre d'un stoïcisme implacable pour endiguer les quolibets coloristes. Pour la pensée postcoloniale, l'un des instruments à la disposition du colonisé pour résister aux affres de l'impérialisme culturel de la métropole c'est son identité.

Dans *Binti* d'Okorafor, il est bien évident que les Himba sont victimes de clichés accablants de la part du colonisateur extraterrestre Khoush eu égard à l'otjize (utilisation de l'ocre) utilisé à des fins hygiéniques et esthétiques. Cependant, loin de s'assimiler à la civilisation de la métropole (le modèle par excellence), et surtout intraitable sur un renoncement à sa culture d'origine, ce peuple adopte une posture postcoloniale avec pour point d'ancrage l'identité Himba. L'unanimité culturelle se lit à travers le lien établi entre l'otjize et le terroir. Par la pratique de la colorisation de la peau à l'ocre, les femmes africaines se sentent connectées à leur terre d'origine, à leur pays. Partout où elles se retrouvent dans le monde, le simple fait pour elles de se badigeonner le corps à l'otjize, ces femmes ont l'impression d'être connectées au pays Himba. A travers le maquillage du corps à l'hématite, la femme a le sentiment d'effectuer un 'voyage' retour jusqu'à sa terre natale. Dans la novella d'Okorafor, bien que Binti se retrouve sur la planète Oomza pour ses études, à des milliers de son village, l'otjize est le cordon ombilical qui la lie à son espace culturel. L'otjize lui permet de se sentir à la maison, chez les Bitolus, malgré la distance. Une fois esseulée dans sa chambre à Oomza, elle transcende le mal du pays en touchotant à l'hématite graisseuse dans ses tresses :

> I sat in the standing chair beside my window, hand-rolling *otjize* into my plaits. I looked at my reddened hands, brought them to my nose and sniffed. Oily clay that sang of sweet flowers, desert wind, and soil. *Home,* I thought, tears stinging my eyes (Okorafor, 2019, p. 38)

Le simple fait pour Binti d'humer l'effluve de l'otjize, elle se sent connectée à sa terre désertique de Namib. Rien qu'à sentir l'odeur de l'argile rouge, la jeune fille entre dans un lien fusionnel avec son terroir : « Home ». Pour la critique postcoloniale, cette idée du colonisé de maintenir une connexion forte avec sa terre d'origine, dans un environnement global hostile, suggère le concept de 'nation'. Dans *Binti*, l'otjize symbolise la nation: «*Otjize* is red land» (N. Okorafor, 2015, p. 13). B. Alvarez-Lora (2024, p. 14) en donne la confirmation quand, à propos de l'ocre, elle affirme qu'au-delà de sa signification esthétique, l'otjize symbolise une profonde connexion entre les Himba et leur terre. B. King (1980, p. 42) corrobore l'idée de l'argile comme métaphore de la nation mais il en exprime davantage : «Nationalism is an urban movement which identifies with the rural areas as a source of authenticity». Binti s'identifie au nationalisme en ce sens que la senteur de l'otjize la transporte de sa terre de migration (planète Oomza) à son village africain. Par ce fait, elle montre que bien étant diasporique, elle confirme son appartenance à sa patrie. Elle se reconnait comme faisant partie des communautés locales Himba, de l'authenticité culturelle des espaces ruraux africains.

En plus d'incarner l'identité culturelle, l'otjize suggère aussi la posture postcoloniale des peuples colonisés ; celle qui consiste pour eux de s'affranchir de l'hégémonie culturelle et politique de la métropole. Ainsi, l'idée d'appliquer la pâte argileuse rouge sur le corps et les cheveux va au-delà du simple sentiment d'appartenir à la communauté Himba. Mieux, l'otjize signifie la volonté des Himba non seulement à faire face aux critiques acerbes des Khoush mais aussi leur désir de répudier et de se libérer des diktats hégémoniques de la mégalopole extraterrestre. Dans le corpus, Binti s'inscrit dans cette perspective. Malgré tous les préjugés dévalorisants construits à son égard, elle décide de contre-attaquer la civilisation coloniale Khoush en brandissant l'otjize comme arme de légitime défense. Dans sa chambre à Oomza Uni, la jeune fille affirme: «I opened my eyes; I was on my bed in my room, naked except for my wrapped skirt. The rest of my body was smooth with a thick

layer of *otjize*. I flared my nostrils and inhaled the smell of me. Home…» (N. Okorafor, 2015, p. 66). Malgré les quolibets des Khoush pour rabaisser l'otjize et l'en dissocier, Binti s'y arc-boute. A plusieurs occasions, elle effectue ce voyage transcendantal, au moyen de l'otjize, pour montrer au colonisateur Khoush qu'elle n'est pas disposée à leur faire des compromis. Quand elle renifle la senteur de l'argile de façon régulière, Binti démontre qu'elle n'est pas prête à se laisser influencer par les philippiques coloniales et se résoudre à la compromission de ses idéaux. En insistant sur la nécessité pour elle de toujours sentir les arômes des terres désertiques de Namib, la jeune fille établit clairement que les diatribes coloristes ne peuvent en aucun cas avoir raison d'elle. Pendant que les Khoush manœuvrent à diaboliser l'otjize, Binti aussi œuvre à leur opposer une résistance farouche et un contre-discours : «I held my *otjize*-covered hands to my nose and inhaled the scent of home» (N. Okorafor, 2015, p. 71).

En référence à la théorie postcoloniale, toutes ces actions subversives du protagoniste s'inscrivent dans l'idée de nation, le nationalisme. Pour bien appréhender cette situation, il convient de nous référer à B. King (1980, p. 42) qui dit : «Nationalism aims at […] rejection of cosmopolitan upper classes, intellectuals and others likely to be influenced by foreign ideas ». De ce qui précède, nous pouvons affirmer mordicus que Binti est une adepte des idéaux nationalistes en ce sens qu'en faisant ce retour aux sources transcendantal, elle prouve que son expérience diasporique sur la planète Oomza ne saurait faire d'elle une affidée de la culture globale Khoush. Bien au contraire, Binti se positionne comme une nationaliste qui rejette les procédés assimilationnistes du colonisateur. En reconstruisant mentalement l'effluve du sol désertique de Namib, avec l'otjize, elle expose de façon explicite son désir de répudier les manifestations des cultures dominantes auxquels elle ne tient pas à se soumettre. Pour elle, être nationaliste c'est établir ce lien avec sa patrie tout en évitant les collusions avec la culture Khoush. S. Grosby (2005, p. 18) le dit distinctement: «Nationalism knows no compromise». Malgré les questions persistantes de son chef d'équipage relativement à l'otjize sur son corps à l'entrée de la navette interplanétaire Third Fish n'ont pu lui faire plier l'échine : « I told him that I was Himba» (N. Okorafor, 2015, p. 21). Lui rétorquer qu'elle est Himba comporte tout un projet nationaliste. Elle arbore fièrement l'otjize car elle est Himba et fier de l'être. Et personne d'autre ne pourra l'en dissuader. Aucune sensibilité culturelle ne peut lui imposer une autre identité autre que l'argile rouge; le nationalisme ne fait pas de compromis et ne tombe pas dans les compromissions.

Le nationalisme, avec l'otjize comme emblème, permet à Binti de résister et minimiser les effets du mauvais traitement infligé par les Khoush lors de son allocution à Oomza : « One of the large insectile people clicked its madibles. I frowned, flaring my nostrils. It was the first time I'd received treatment similar to the way my people were treated on Earth by the Khoush» (N. Okorafor, 2015, p. 75). En transcendant cette décimation du fait de sa différence mélanique, la jeune fille s'engage dans un projet subversif contre « rémanence de l'assimilationnisme » (K. Aggarwal & V. Azarian, 2012, p. 32) qui continue d'asservir les populations colonisées diasporiques.

Le champ critique postcolonial établit un lien entre la posture nationaliste et la difficile intégration des sujets postcoloniaux dans un environnement diasporique. Selon la postcolonial studies, une communauté de migrants qui échappe à l'absorption culturelle de la métropole où elle vit, restera en tant que minorité périphérique insoumise marginale. Les Africains post-coloniaux qui, bien que vivant en Occident, se dérobent de l'acculturation dans la civilisation dominante, finissent par constituer une autre société (postcoloniale) qui émerge, grandit et se juxtapose à celle du monde global. Ce fait s'applique à Binti qui, avant d'embarquer pour la navette Third Fish, reste intimidable malgré les vêtements du style Khoush qui pullulaient autour d'elle. « I considered finding a lavatory and applying more otjize to my skin…Most of the people in the busy terminal wore the black and white garments of the Khoush people (N. Okorafor, 2015, p. 15). L'idée centrale développée ici est que Binti avertit à l'avance la communauté coloniale, à l'entame même de son séjour intergalactique, qu'elle vivra en marge de leur civilisation une fois à Oomza. Son attitude suggère qu'une fois résidente sur cette planète, elle ne va aucunement adhérer au style vestimentaire Khoush. Tout en vivant avec eux, elle est déterminée à arborer l'otjize à tout bout de champ. Les hérauts de la théorie postcoloniale estiment que cette attitude marginale s'apparente à ce qui convient d'appeler « parallel societies » (Facing History and Ourselves, 2008, p. 122). En vivant en marge de la communauté Khoush, Binti s'engloutit dans les limites épistémologiques d'une société parallèle. C'est un groupe de personnes dont les membres ne partagent aucune valeur avec la nation hôte car ils y vivent séparés des réalités de la terre d'accueil. Au lieu de s'y intégrer, ils vivent côte à côte de la vie métropolitaine.

Dans le cas de Binti l'un des avantages de la société parallèle est qu'elle protège la culture du colonisé de toute pollution culturelle de la part des idéaux de la mondialisation culturelle. Vivre dans la société parallèle à celle des Khoush permet à Binti de maintenir ses liens séculaires avec l'otjize. Vivre parallèlement à la société Khoush permet à Binti de facilement résister au colorisme orchestré par le régime extraterrestre contre l'otjize. Moins le contact est établi avec les Khoush, plus la jeune fille a la

latitude de résister aux campagnes coloristes contre ses valeurs culturelles comme les menaces dont elle a fait l'objet de la part des Khoush opposés à son admission en tant qu'étudiante boursière à Oomza Uni : « I was the first Himba in history to be bestowed with the honor of acceptance into Oomza Uni. The hate messages, threats to my life, laughter and ridicule that came from the Khoush in my city made me want to hide more» (N. Okorafor, 2015, p. 29).

V. CONCLUSION

L'objectif de cet article est de décentrer la construction altéritaire des modèles culturels du colonisé par le colonisateur. Notre étude a mis en exergue la pratique ancestrale de l'otjize en pays Himba sous domination coloniale. D'une part, cette colorisation du corps de la femme africaine à l'argile rouge est perçue comme un archétype esthétique et cosmétique à la lumière de la théorie Afrocentrique. D'autre part, avec la théorie postcoloniale en filigrane, l'otjize est sujet à des critiques coloristes de la part du colonisateur Khoush dans le dessin funeste de l'invalider. Enfin, l'article a porté sur l'agenda postcolonial (nationalisme) des femmes en situation diasporique dans le processus de subversion du discours colonial Khoush ; ceci à travers l'attachement à leur identité culturelle. Cependant, avec la rencontre des cultures qui est de plus en plus plausible, les cultures les plus rigides ont du mal à maintenir leur pureté. La mondialisation a fait tomber les murs des citadelles culturelles en favorisant l'interculturalité.

REFERENCES

[1] AGGARWAL Kusum & AZARIAN Viviane, 2012, «La théorie postcoloniale à l'épreuve de la littérature africaine francophone : Réflexions générales et lecture de l'œuvre auto-biographique d'Amadou Hampâté Bâ » in *Postures postcoloniales. Domaines africains et antillais*, Paris, Karthala, p.31-64.

[2] ALEXANDER Josephine Olufunmilayo, 2023, « Exploring Nnedi Okorafor's Decolonial Turn in the Binti Trilogy, *Image and Text*, 37, p.1-28.

[3] ALVAREZ-LORA Brenda, 2024, « The harmonization of identities and the roots of resistance through an Africanfuturist lens in Nnedi Okorafor's Binti: the complete trilogy, *Journal of Artistic Creation and Literary Research*, vol. 12, n°1, p. 1-25.

[4] ASANTE Molefi Kete, 2003, *L'Afrocentricité*, trad. Ama Mazama, Paris, Menaibuc.

[5] BHABHA Homi, 2007, *Les lieux de la culture : une théorie postcoloniale* (Trad. François Bouillot), Paris, Payot.

[6] BOA Thiémélé L. Ramsès, 2016, « Traces de l'Afrocentricité chez A. K. Armah », *RILE*, N° spécial 11, p.1-15.

[7] COUSIN, Nathalie, 2013, *Argile: un concentré de bienfaits pour votre santé, votre beauté et votre maison*, Paris, Groupe Eyrolles.

[8] DEVULSKY Alessandra, 2003. *Le colorisme : métissage, nuances de couleur de peau et discriminations* (Trad. Paula Anacaona), Paris, Anacaona Editions.

[9] FACING HISTORY and Ourselves, 2008, *Stories of Identities: Religion, Migration, and Belonging in a Changing World*, Brookline, Facing History and Ourselves Foundation, Inc.

[10] GROSBY Steven, (2005, *Nationalism: A Very Short Introduction*. Oxford, Oxford University Press.

[11] KING Bruce, 1980, *The New English Literatures*, London, Macmillan.

[12] MANGEON Anthony (Ed), 2012, « Introduction » in *Postures postcoloniales. Domaines africains et antillais*, Paris, Karthala, p.5-27

[13] MAZAMA Ama, 203, *L'impératif afrocentrique*, Paris, Editions Menaibuc.

[14] NDIAYE Pap, 2009, *La condition noire : Essai sur une minorité française*, Paris, Folio.

[15] NNEDI Okorafor, 2015, *Binti,* A Tom Doherty Associates, LLC, New York.